



On s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, 10,

A L'ENTRESOL.

Le Bureau est ouvert de 10 à 3 heures.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS

doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

15 centimes la ligne, et 10 cent. pour les mêmes
insertions répétées.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

Avis.

1,800 portraits de Ligier et de M^{me} Girard n'ayant pas suffi à l'em-
pressement du public, nous nous trouvons dans l'obligation de faire un
nouveau tirage de ces deux portraits.

Voici les portraits qui seront successivement publiés :

- M. Vernet,
- M. Arnal,
- M^{me} Mercier,
- M. Breton,
- M^{lle} Pauline Gobert,
- M. Gustave Blès, etc.

Chronique de Paris.

Tout ce qu'il y a d'élégant dans Paris était accouru mercredi au
théâtre des Variétés, pour assister à la première représentation des
bayadères. Le public a vu avec beaucoup de curiosité cet étrange spec-
tacle. Le ballet ou plutôt la cérémonie religieuse a commencé par un
pas de deux, entre Soundiroun et Rhangoun, premières prêtresses de
genre. Puis est venu le *Malapou*, par Amanj et Tillé, prêtresses de
demi-caractère ; puis enfin les *Colombes*, par toutes les bayadères, Tillé
exceptée. Rien n'est gracieux comme cette dernière danse, c'est le *pas*
du schall de l'Opéra, dansé par de véritables bayadères, avec des
écharpes indiennes, des yeux qui ont un éclat particulier, même au
milieu de la clarté de la rampe, des pieds nus et des jambes qui n'ont
point de pantalons collants. A toutes ces danses joignez des formes
d'une pureté ravissante, des pieds à tenir dans un œuf, des mains de
fée, des narines qui ruissellent de diamants, d'enivrantes attitudes, des
tournures quelque peu cachuchantes, et vous n'aurez qu'une idée in-
complète des bayadères.

Le public a surtout applaudi le pas des *Colombes*, ces applaudisse-
ments ont paru faire le plus grand plaisir aux bayadères. Elles ont re-
mercié les spectateurs par le plus gracieux des *salem*.

— L'Opéra est en désarroi. Duprez a perdu son père, et il a dû
s'abstenir de la scène pendant quelques jours. Lafont est mort.
M^{lle} Falcon reste aux Pyrénées, et redemande aux eaux la frai-
cheur et l'énergie de sa voix, depuis six mois singulièrement af-
faibli. Levasseur est brouillé avec M. Duponchel ; Serda s'en va
tout-à-l'heure. Que va devenir le théâtre de la rue Lepelletier ? La
direction l'ouvre à beaucoup de débutants ; ce n'est pas sa faute s'ils ne
sont pas des Rubini ou des Malibran, mais, en conscience, M. Duponchel
n'a pas la main heureuse. C'est ce que prétendent les amis mêmes du

directeur ; et l'un d'eux, attaché à l'administration de ce théâtre, di-
sait dernièrement à certain musicien de ses amis : « Envoyez-nous donc
quelque chanteur détestable, pour que nous le fassions débiter ! »

— Brazier, le meilleur des hommes, le vaudevilliste le plus fran-
chement vaudevilliste qui fût au monde, sans vanité, sans jalousie,
sans haine, sans aucune passion mauvaise, le plus vif, le plus enjoué,
le gourmand le plus délicat, le chansonnier le plus aimable et le
plus fin, le bon vivant le plus jovial, l'ami de Désaugiers, ce bon, cet
excellent conseil de tout jeune auteur, cet ami dévoué de toute jeune
fille, ce loyal et charmant sociétaire des soupers de Momus, qui a
chanté Epicure et l'amour toute sa vie, pour lui, pour ses amis, sans
faire beaucoup de bruit, et sans s'occuper du peu de bruit qu'il faisait,
Brazier est mort !... Il n'avait que cinquante ans. Je suis sûr que cette
mort a dû attrister bien des gens ; car on s'était habitué à aimer Brazier,
à serrer la main à cet homme heureux et plein de joie pour jouir de
son bonheur et de sa joie ; car il n'était pas de ces hommes qu'on ja-
louse, il était l'ami de tous, et ses succès nous intéressaient tous.

Et il est mort à cinquante ans ! et à peine s'il a eu le temps de dire
adieu à ses amis ! et quelques jours auparavant, il était plein de santé,
de jeunesse et d'énergie !...

Allons, puisqu'il faut que ce soit ainsi, adieu, Brazier ! nous songe-
rons souvent à toi, car tu as laissé de joyeux refrains et une jeune fille
qui fera survivre ton nom dans les arts.

Chronique de Lyon.

Ligier tient à nous faire croire que la tragédie est ressuscitée, et il
en vient à bout. *Hamlet* et *Othello* ont produit au théâtre du Gymnase
deux recettes de deux mille francs chaque. Il n'est pas besoin de dire
que le parterre a chaudement applaudi Ligier, et partant Ducis, ce qui
n'est pas aussi légitime. — Le bénéfice d'Herguez n'a pas produit ce
qu'il pouvait en espérer. La faute en est à Ligier.

Tout Lyon pour Ligier à les yeux de Rodrigue !

Si les poètes tiennent à ce que je fasse un vers, ils sont priés de ne
compter *Ligier* que comme deux syllabes.

Nous n'avons pas encore à Lyon de bayadères ; mais nous avons une
faculté des lettres, et bientôt peut-être nous aurons une faculté de mé-
decine. Les malintentionnés vont nous dire qu'il n'y a rien de commun
entre toutes ces choses ; qu'importe ? elles sont toutes d'un grand in-
térêt pour notre ville.

A propos de faculté des lettres, cette semaine a été féconde en pa-
roles éloquentes. Il n'est pas de petite distribution de prix qui n'ait eu
son discours académique. On me dispensera, je suppose, d'énumérer

toutes ces merveilles oratoires qui commencent par ces mots : *Jeunes élèves*, et finissent par ceux-ci : *Souvenez-vous que vous êtes les enfants de la patrie*.

Arnal est attendu ici le 5 de ce mois. Nous n'avons point perdu le moindre vaudevilliste, le plus petit journaliste, le plus léger faiseur de charades.

Académie de Lyon.

SÉANCE ANNUELLE.

Il y a beaucoup de gens qui, en lisant le titre seul de cet article, tourneront le feuillet de ce journal avec un sourire d'incrédulité. — C'est une manie qu'on a de ne pas croire aux bonnes choses. De tout temps le génie a été incompris. Voilà pourquoi on ignore l'existence de l'académie de Lyon. On a tort. Le génie existe... je me trompe, je veux dire l'académie.

Or, l'académie, pour prouver qu'elle est viable, a donné, mercredi dernier, signe de vie dans une séance publique où l'on a distribué avec une grande largesse des mentions honorables et avec une grande parcimonie des médailles. — L'académie a raison d'être économe avec le génie.

Il s'agissait d'abord de la géologie du département du Rhône, et un M. Brian, dont M. Imbert l'académicien a lu en entier le mémoire touchant les granits, n'a obtenu qu'une mention que sa modestie n'a pas voulu accepter. Le même sujet a donc été remis au concours.

M. Terme a repris ensuite la parole, et s'est exprimé en fort bons termes, ma foi ! sur je ne sais quelle question très-sérieuse.

Puis est venu le tour de la poésie. Le sujet du concours était *la Conquête d'Alger*. Cinq concurrents se présentaient. Sur cinq, il y a deux mentions et un quasi-prix exprimé par une médaille d'or de 100 fr. La médaille a été obtenue par M. Albert de Chantelauze, fils de l'ex-garde-des-sceaux de la famille déchue.

La poésie, c'est presque notre terrain, et nous avons, comme l'académie, une opinion que nous avons le droit de formuler. « L'académie, » a dit M. le rapporteur, aurait désiré que les concurrents attribuas- sent au général Bourmont et à Charles X tout le prix de cette conquête, et accordassent de pieux souvenirs à cette famille tombée de si haut. »

Il y a peut-être quelque poésie dans cette pensée ; mais l'académie n'aurait dû voir qu'un fait militaire, et non un fait politique, dans ce sujet livré aux imaginations des poètes. L'académie a eu tort. M. Albert de Chantelauze, fils de l'ex-garde-des-sceaux et de l'académicien lyonnais, étant entré complètement dans la pensée de l'académie, il a eu la médaille ; c'était une justice. Le début de son petit poème, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, nous semble digne d'éloges, bien que *la liberté* y soit traitée de *conspiratrice*.

Des *Stances à Emma* qui forment un épisode de la pièce d'un autre concurrent, et qui se rattachent au sujet comme l'amour tient au mariage, nous ont paru d'une faiblesse désolante, malgré le dire de l'académie ; et puis l'académie parle à ce sujet de *la prodigalité rêveuse de Byron*. Puis, à propos du poème d'un troisième concurrent qui a le défaut, selon l'académie, d'avoir des formes neuves, le rapporteur a parlé des *écarts de M. Victor Hugo*. — Que diable Byron et Hugo venaient-ils faire dans ce concours ?

M. Bourcharlat, un ex-lauréat de toutes les académies de France, grand fournisseur de *l'Almanach des Muses*, poète alexandrin au suprême degré, fabricant d'apologues ingénieux et autres compositions plus ingénieuses encore, a voulu plier sa verve à la poésie moderne. Il a essayé de faire vibrer des cordes sur le chemin de fer ; mais il paraît que Pégase a fait des ruades et qu'Apollon n'a pas voulu lui donner l'accord. Ce diable d'Apollon n'en fait jamais d'autres ! Aussi M. Bourcharlat fait-il rimer *industrie avec harmonie*, ce qui n'est permis qu'aux vaudevillistes. Il faut que M. Bourcharlat se nourrisse encore long-temps du miel des abeilles du mont Hymette et boive de l'eau de l'Hippocrène. pour en arriver aux écarts de M. Victor Hugo, et même à la prodigalité rêveuse de Byron.

M. Alph. Dupasquier présidait cette séance de l'académie. — Ceci nous a paru un progrès, car M. Dupasquier est le plus jeune des académiciens.

Les deux gardes-des-sceaux MM. de Chantelauze et Sauzet assistaient à cette séance en habit noir.

THÉÂTRES.

Théâtre du Gymnase.

Certes, le Gymnase est en voie de progrès, et les habitués de ce théâtre n'auront pas lieu de se plaindre. Nous avons vu en huit jours *Othello*, *Hamlet* et *Louis XI*. On a monté trois vaudevilles nouveaux et doté le théâtre de deux décors. Voilà des faits qui sont la meilleure réponse à opposer aux attaques sottes et ridicules de certains petits journaux qui ont pour devise : *Calomnier tout, quand même*.

Jeudi dernier, le bénéfice d'Herguez avait attiré une foule choisie, mais non pas aussi nombreuse que l'aurait désiré le bénéficiaire, pourtant rien n'avait été négligé pour piquer la curiosité du public.

Simon Terre-Neuve est un vaudeville qui offre de grands points de ressemblance avec *les Poletais* ; ainsi c'est encore un matelot qui se dévoue, sauve son rival et lui cède généreusement la main de sa fiancée. Le rôle de Simon, créé à Paris par Ambroise, acteur que nous avons tous regretté, a valu à son successeur de justes et légitimes applaudissements. Isidore Viette s'est montré comédien, plein de verve, de chaleur et de sensibilité.

Mme Brunet et Mlle Augustine n'ont pas peu contribué au succès de cet ouvrage qui, nous l'espérons, restera long-temps au répertoire.

Vous connaissez tous la fable du bon et inimitable La Fontaine :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

Un d'eux, s'ennuyant au logis,

Fut assez fou pour entreprendre

Un voyage en lointain pays.

C'est l'histoire d'Emmanuel et de Juliette, deux orphelins vivant heureux dans une mansarde de la rue du Colombier, quand tout-à-coup Emmanuel prend envie de voyager, et le voilà abandonnant sa Juliette, sa sœur chérie, et allant chercher des aventures, en compagnie d'un gros commis-voyageur, un M. Bourrichon, je crois. — Au second acte, nous retrouvons nos fugitifs dans une mansarde de grisette, faisant l'amour et buvant du vin de Champagne. Ils sont surpris et forcés de se réfugier sur le toit, malgré la pluie et l'orage qui

Maltraitent le pigeon, en dépit du feuillage ;

et tout le feuillage de notre étourdi consiste en une étroite cheminée qui ne le protège guère..... On crie au feu. Ils vont périr, lorsqu'un pompier parvient à eux, accroche notre héros et le descend poétiquement dans la rue à l'aide d'une corde.

Au troisième acte, nous sommes à Saint-Malo. Le corsaire Vandernak donne une fête pour attirer et prendre au piège Emmanuel et son compagnon qui voyagent sous des habits et avec des passeports russes. Ce Vandernak est capitaine du brick *le Vautour*,

Vautour à la serre cruelle,

Qui vit le malheureux qui traînait la ficelle.

Le pauvre pigeon se repent déjà de toutes ses folies ; il a des dettes ; il est poursuivi. Il veut retourner près de Juliette, lorsqu'il est enlevé et transporté à bord du corsaire. Que Dieu l'accompagne !

Au quatrième acte, nous revoyons la mansarde ; mais elle est transformée en un boudoir élégant. — Bourrichon est revenu près de sa femme ; car il est marié, Bourrichon. Il chasse et tue des lézards, ou rapporte des barils d'anchois. Juliette attend toujours son ami. Il revient enfin, mais dans quel équipage ! Le pauvre mousse a déserté... Il arrive, honteux, repentant, pour retrouver sa Juliette, riche, aimée, et par qui ? par ce gueux de Vandernak qui, au fond, est un parfait honnête homme ; car c'est lui, lui le véritable frère de Juliette, qui a été l'ange gardien d'Emmanuel, qui l'a protégé et qui lui donne sa sœur pour femme, maintenant qu'il est guéri de la manie des voyages. Heureux pigeon ! Les couplets de ce vaudeville sont charmants. Mme Adam est très-gentille dans le rôle d'Emmanuel ; Mme Mercier est une fort jolie Juliette, et Isidore fait un très-bon Bourrichon. Malgré de légères marques d'improbation, nous sommes sûrs que, lorsque cette pièce sera jouée avec plus d'ensemble et de verve, elle pourra fournir une longue et honorable carrière.

Le nouveau décor du second acte, représentant les mansardes de la rue du Colombier, est d'un fort joli effet. Courage, M. Hippolyte Bernier ! vous êtes dans la bonne voie.

Les Impressions de voyage en ont produit une très-agréable sur les spectateurs. Chacun disait autour de moi : *Que c'est bête ! mais que c'est drôle !* C'est un salmigondis perpétuel de charges de bêtises et de calembours au gros sel. Breton et vraiment pyramidal avec son parasol et son grand attirail de guerre. Il y a de tout dans cette bluette :

des rochers, des brigands, des douaniers, des rendez-vous, des travestissements, des échelles de cordes, du beefsteak d'ours... que sais-je ? On ne sait vraiment par quel bout prendre cette pièce, ni comment l'envisager sans rire. Allez la voir, et vous m'en direz des nouvelles ; allez voir Breton-Gambillard, et dépêchez-vous, car il nous quitte et cède pour quelques jours sa place à Arnal, son joyeux confrère de Paris. Depuis le jour où j'ai lu les impressions, faits et gestes de mon ami l'illustre auteur d'*Henri III*, je n'avais tant ri, parole d'honneur !

L'administration a gratifié le Gymnase d'un nouveau palais gothique ; c'est un éloge de plus au talent et à l'activité de M. Hippolyte Bernier. Il est à regretter seulement que ce décor ne soit pas complet, car les vieilles frises qu'on y a adaptées ne sont guère en harmonie avec le style de cette nouvelle toile. — Espérons que tout cela s'achèvera plus tard ; car, comme dit un vieux proverbe : « Paris ne s'est pas bâti en un jour. »

M. Helvétius Brunot est un jeune musicien de grande espérance. Sa flûte est douce comme le chant du rossignol. Ce jeune lauréat a dû être satisfait de l'accueil et des bravos de ses compatriotes, bravos du reste bien justement mérités.

UNE LETTRE.

Ahi memoria!

Le jour où vous avez reçu la première lettre de femme, probablement vous étiez en seconde ou en rhétorique. D'abord vous avez relu la lettre quarante fois ; quand vous ne pouviez la lire, vous teniez votre main dans votre poche pour la toucher ; puis, lorsque vos camarades vous ont proposé une partie de balle ou de barres, vous avez dédaigneusement refusé, et vous n'avez seulement pas songé à faire votre version ni à apprendre vos leçons, et la voix d'ordinaire si terrible du professeur, fulminant contre vous pensums et retenues, n'a pas eu la puissance de vous émouvoir. Dans la rue vous avez fait place à tout le monde dans la crainte de voir les passants se briser contre vos coudes : si vous vous êtes rangé des voitures, ce n'était que pour ne pas les faire verser.

Car de ce moment-là, du moment où une femme répondant à votre amour lui a permis de sortir de votre ame, vous n'étiez plus un enfant ni un écolier, vous étiez un homme. Vous étiez plus qu'un homme, car jamais depuis votre ame ne sera aussi grande et aussi noble, jamais vous ne vous sentirez aussi puissant pour les grandes choses, et ce n'est pas une exagération quand Stéphen dit à Madeleine, qui se marie : « Veux-tu de l'or et des diamants, veux-tu être la plus riche de toutes les femmes, veux-tu être reine, attends un an, attends un jour. »

Plus tard vous avez recherché en vous cette grandeur, ce désintéressement, cette énergie, vous ne les avez plus trouvés ; vous n'étiez plus qu'un homme, et vous n'avez parlé qu'avec mépris des brillantes illusions que vous aviez perdues, comme une fleur perd son parfum ; vous vous êtes fait un mérite de votre abaissement, une vertu de votre décrépitude.

Seule consolation de l'homme qui, dans son aveugle vanité, se pare de ce qu'il n'a plus autant que de ce qu'il a ; qui voit de la noblesse dans son front dépouillé de cheveux, de la sagesse dans son impuissance, et qui se fait vertu des rhumatismes et de la goutte.

Ahi memoria!

Mais il y a des lettres de diverses sortes.

Je ne vous parlerai pas de la lettre de change, si facile à faire, si facile à dépenser, souvent si difficile à payer.

Je ne vous parlerai pas de la lettre de *faire-part*, qui vous invite à assister à la bénédiction nuptiale qui sera donnée dans l'église paroissiale de à une femme qui vous appartient, que vous avez achetée de votre amour, de vos angoisses, de vos larmes, et qu'un autre plus heureux achète avec des diamants ou des châteaux.

Ahi memoria!

Ni de la lettre qui vous convoque à la lecture du testament d'un vieux parent thésauriseur, dont vous vous croyez héritier ; lecture qui vous apprend que toute la fortune passe à un autre, parce qu'à quinze ans de là, vous avez eu le malheur de papillonner auprès de la jeune gouvernante du testateur, avec d'autant plus d'abandon qu'à cette époque vous auriez préféré la jolie gouvernante à tout l'or de votre oncle ; ou peut-être encore êtes-vous déshérité, comme nous en pourrions citer un exemple, pour avoir, à l'âge de cinq ans, laissé tomber sur la culotte de soie de votre parent une tartine de beurre frais, la-

quelle est tombée du côté du beurre, ainsi qu'a si bien démontré qu'il arrive toujours notre ami El... de Vaul...

Je veux vous parler d'une lettre anonyme.

Par un soir du commencement de l'hiver, à cette époque de l'année difficile à passer où les arbres ont perdu leurs feuilles, les prairies leur manteau vert, les oiseaux leur voix, et où cependant encore les salons sont déserts et les violons muets, Fritz Fterghen songeait à tout ce qu'il y avait d'ennuyeux dans la vie, dans l'espoir d'arriver par quelque transition imprévue à quelque chose d'amusant, ou peut-être même d'intéressant ; on lui remit une lettre.

Il y a quelque chose dans l'homme qui semble vouloir le détourner des longues méditations : d'abord il redoute de s'y livrer, comme redoutaient l'enfant victorieux du génie les anciens poètes pindariques, et aussi les modernes qui pendant long-temps ont traduit toutes leurs émotions du grec et du latin, et ne se sont permis la douleur que d'après les bons auteurs et l'amour qu'en *imitation libre*.

Fritz fut enchanté que cet incident le vint arracher à une rêverie décourageante ; il se hâta d'ouvrir la lettre, et après les premières lignes chercha la signature : elle était signée d'un nom de femme ou plutôt d'un prénom ; il tressaillit et continua sa lecture.

On lui parlait de certaines circonstances de la vie où le pauvre garçon avait dépensé tout ce qu'il avait d'ame et d'énergie, d'un temps où il avait souffert de longues et poignantes angoisses ; on cherchait à le consoler, et cette voix qui consolait était touchante et harmonieuse ; on semblait ne parler que de maux qu'on avait soufferts aussi, et aussi quelques phrases renfermaient des pensées fortes et profondes.

D'abord Fritz se laissa aller aux souvenirs que réveillait cette lecture, puis ses yeux retombèrent sur ce nom de femme qui terminait la lettre ; toute la nuit il y songea ; il chercha à deviner sa taille, ses traits, la couleur de ses cheveux, l'expression de son regard, le son de sa voix ; le lendemain il se mit en route.

Il alla demander des renseignements à tous ses amis ; personne ne put lui en donner, d'autant plus que, par une louable et peu commune discrétion, il ne voulut ni montrer la lettre ni confier le nom.

Plusieurs jours de suite il se fatigua en recherches infructueuses. Un jour, comme il relisait la lettre, il crut trouver un indice ; il monta à cheval, et à quatre lieues de la ville se mit à suivre la trace qu'il avait trouvée ; il questionna, séduisit, corrompit.

On lui promit des renseignements positifs sur l'auteur de la lettre, mais on lui demanda quinze jours pour se les procurer.

Pendant ces quinze jours la vie fut suspendue chez Fritz Fterghen. On ne le rencontra ni aux théâtres, ni aux promenades, ni aux quelques bals qui s'aventuraient à donner le premier signal des plaisirs de l'hiver ; sa porte fut fermée pour ses amis : il était amoureux, amoureux fou. S'il regardait les femmes dans la rue, ce n'était qu'afin, à l'exemple du sculpteur grec, de choisir dans ce que chacune avait de mieux de quoi composer le céleste ensemble de sa divinité inconnue. Le quinzième jour arriva, Fritz se mit en route.

L'auteur de la lettre, lui dit-on, demeure à V..., telle rue, tel numéro.

Il partit ; la ville désignée était à quinze lieues de là ; il arrive trop tard le soir ; il couche à l'auberge. Le matin, comme il ne pouvait se présenter chez une dame à cinq heures, il se para, s'attifa, puis s'occupa de chercher l'adresse.

Il trouva la maison indiquée, heureusement pour lui, car il n'aurait su quel nom demander ; il trouva une porte ouverte.

Il traversa plusieurs pièces, et en passant devant une glace s'arrêta un instant pour arranger sa cravate et ses cheveux.

Puis il frappa à une porte.

— Entrez.

Il entra.

Il y avait là quatre officiers de dragons qui fumaient et jouaient aux cartes. Fritz n'avait qu'à choisir.

DISPUTE

ENTRE

St. Goubayou et le Rhône.

Il y a des querelles que je comprends, querelles de maris et de femmes, d'héritiers légitimes et de collatéraux, d'époux et d'amants ; je comprends les duels entre rivaux, les femmes qui se prennent aux cheveux pour un perfide, les boxes entre un tory et un wihg ; je com-

prends même la guerre civile; mais se disputer pour de l'eau, s'évertuer à vouloir prouver que l'eau de Royes vaut l'eau du Rhône, et que l'eau du Rhône vaut l'eau de Royes, voilà ce que je ne puis tolérer. Que des marchands de vins se disputent sur la vieillesse d'une bouteille de chambertin ou de mercurey, ils sont excusables, et cela vaut la peine qu'on se batte; mais pour de l'eau... fi donc! Un homme qui se respecte ne s'en sert que pour son bain.

D'ailleurs la sagesse des nations a dit que tous les méchants étaient buveurs d'eau, vu le déluge. Mais depuis qu'il n'y a plus de déluge et que la pluie seule nous inonde, nous nous moquons de l'eau, et nous la foulons aux pieds.

Nous allons sans doute attirer contre nous des flots d'injures, en ne nous déclarant pas les champions de l'eau; M. Coubayon et le Rhône nous appelleront hydrophobes. Qu'importe! nous avons la conscience de notre opinion, et personne ne nous fera dériver. Nous n'admettons qu'une eau possible, c'est l'eau-de-vie. Arrière les fleuves et les sources! C'est une boisson qui finira par tomber dans l'eau. Il faut la laisser aux poissons. Pourquoi donc Noé aurait-il inventé la vigne, si ce n'était pour remplacer l'eau dont il avait trop bu, et qu'il destituait à tout jamais?

Et maintenant, si l'on nous demande notre avis sur les deux qualités d'eaux qui se disputent le droit de noyer les Lyonnais, nous disons qu'elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

TROUPE D'OPÉRA DU THÉÂTRE DE NANTES.

MM. *Wermelen*, premier ténor en tous genres, Amsterdam.
Alexandre Maire, deuxième et premier ténor au besoin (les Couderc), Dijon.
Jourd'heuil, baryton (Chollet), La Haye.
Paulvert, première basse chantante, Amsterdam.
Germain, deuxième basse, Nantes.
Dorbes, Philippe, Bruxelles.
Moreau jeune, deuxième et troisième ténor, Toulouse.
Mortreuil, ténor comique (trial), Liège.
Granger, Laruelle, grimes, Nantes.
Jules Adler, deuxième et troisième basse, Liège.
Donnay, coryphée, Havre.
Mmes *Teissere*, première chanteuse (Damoreau), Paris.
Roux, forte chanteuse (Falcon), Liège.
Miller, première dugazon, Bordeaux.
Lion, deuxième chanteuse, deuxième dugazon, Liège.
Honorine, deuxième chanteuse, mère dugazon, Strasbourg.
Belmont, troisième dugazon, Nantes.
Bernard, première duègne et mère dugazon, Bordeaux.
Mortreuil, deuxième duègne et convenances, Liège.
Mathilde, coryphée, Lille.
Henriette Bernard, rôle d'enfants, Bordeaux.
Choristes, trente personnes, hommes et dames.



CAUSERIES.

— On annonce qu'une demoiselle Rose Stuart, dont on dit le plus grand bien, doit débiter prochainement à l'Opéra. On ne sait pas si elle vient d'Ecosse, d'Italie ou d'Allemagne.

— M. Ghélia Tourniaire vient de revenir à Lyon avec sa troupe équestre. On espère qu'il acceptera les conditions avantageuses que lui propose M. Provence, et qu'il donnera quelques représentations au Cirque.

— La poudre est décidément à la mode; Mme Girard fait des prosélytes. On dit que M. Faure, son coiffeur, jeune artiste récemment arrivé de Paris, ne peut suffire aux nombreuses coiffures qui lui sont demandées. — M. Faure demeure rue St-Dominique, 16.

— BON MOT. — Odry, arrêté devant les tréteaux d'un paillasse, s'écria: On ne veut pas croire à la vérité de mon jeu, et ces sots-ci sont crus (ces saucissons crus).

— *Le Philtre* a été joué vendredi avec un ensemble remarquable. Il est vraiment fâcheux qu'un aussi charmant opéra ne fasse plus recette.

Logogriphe.

Dans le vide, lecteur, je roule sur sept pieds;
 En région lointaine on me voit sur six pieds.

Je ne suis plus le même en me mettant cinq pieds;
 J'habite en triste lieu, réduit à quatre pieds;
 Un animal infect ne me prend que trois pieds;
 Unique dans mon genre, on m'écrit sur deux pieds.
 Le mot de la dernière charade est *mi-lit-aire*.

LE DOMINO NOIR,

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES,

Paroles de M. Scribe, — Musique de M. Auber,

REPRÉSENTÉ A PARIS LE 2 DÉCEMBRE 1837.

DISTRIBUTION.

PERSONNAGES.	ACTEURS DE LYON.	ACTEURS DE PARIS.
Lord Elfort,	MM. LESBROS.	MM. GRIGNON.
Juliano,	FOUCHET.	MOREAU-SAINTE.
Horace de Massaréna,	VERNET.	COUDERC.
Gil Pérez,	PADRÉS.	ROY.
Angèle,	Mmes MINORET.	Mmes DAMOREAU.
Brigitte.	PERRON.	BERTHAUT.
Jacinthe,	DESIGNES.	BOULANGER.
Ursule,	CHEVALIER.	OLIVIER.
Gertrude,	ALFRED.	ROY.
Seigneurs.		

La scène se passe à Madrid.

DÉCORS.

1^{er} ACTE. — Un bal dans les appartements de la reine.

2^e ACTE. — La salle à manger de Juliano.

3^e ACTE. — Le parloir d'un couvent en Espagne.

ANNONCES.

AVIS IMPORTANT.

AUX GENS DE LETTRES ET A MM. LES PROFESSEURS ET INSTITUTEURS DE PREMIER ORDRE.

Le professeur américain continue ses cours de langues anglaise, italienne et grecque moderne, garantis complets, en vingt-une leçons, d'après la méthode impressive du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers, et même garantit, de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et, qui plus est, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en référer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet: à domicile, 30 fr.; chez lui, 20 fr.; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au concierge, rue Royale, n° 8.

GUÉRISON DES RHUMES, TOUX, CATARRHES.

Maux de gorge, enrhouements, oppressions, épuisements, palpitations, et toutes les Maladies de Poitrine sont guéries radicalement par l'usage plus ou moins prolongé du sirop de Stœchas d'Arabie: la haute réputation dont il jouit le dispense de tout éloge. — Prix: 4 fr. le flacon, à la pharmacie PERENIN, rue Palais-Grillet, n° 23, à Lyon.

SOINS DE LA BOUCHE.

M. E. VISINET, chirurgien-dentiste, reçu par la Faculté de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'il recevra les personnes qui voudront bien le consulter sur les maladies de la bouche, dents artificielles, râteliers, etc.

PRIX TRÈS-MODÉRÉS.

Rue Clermont, n° 5.

Joachim DUFLLOT, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURS Y FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.



30. Du théâtre de la Comédie, Lyon.

L'entr'acte.

M^{me} GIRARD.